
JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

P A R I S.

Ce 29 Avril 1818.

Le Prince de la Norwège, qu'un conseil condamne à perdre la vie, a été également jugé à mort par le public de la Porte St-Martin ; mais comme l'arrêt du conseil est cassé, le public sera bien forcé de lui accorder des *lettres de grace*, qui lui serviront jusqu'à l'arrivée du *prince Mirliflor*, enchanteur dont le nom seul est un talisman pour attirer la foule. — Un jugement plus rigoureux encore a été porté contre le *Petit Poucet*, qui n'a joui tout au plus que d'une demi-heure d'existence aux Variétés.

Le Garçon sans souci fait ses farces à la Gaîté, tandis que le *Maréchal de Lovendal* prend Berg-op-Zoom au Cirque, et obtient des applaudissemens.... à coups de canon.

Un succès de bon aloi et qui sera durable, est celui qu'a obtenu la nouveauté du Vaudeville. *Une Visite à Bedlam* en amène et en amènera beaucoup à ce théâtre. Vainement dit-on qu'elle offre des réminiscences ; le tout en est très-joli. Il est juste d'ajouter que M^{me} Perrin a contribué beaucoup à ce succès. Depuis la retraite de M^{me} Hervey, c'est la meilleure actrice du Vaudeville ; aussi les auteurs s'empressent-ils de lui donner les rôles où son talent peut le mieux briller.

LES MÉCÈNES.

Depuis un certain tems, le nombre des Mécènes s'est accru à Paris, et beaucoup de riches financiers qui n'estiment que les chiffres, seroient très-fâchés de ne pas avoir la réputation d'aimer passionnément les lettres. N'étant pas assez grands seigneurs pour imiter les Vendôme, les Conti et les Penthièvre, et pour faire de leurs protégés des diplomates et des secrétaires, ils en font des surnuméraires. Aussi, grace à la manie du jour, chaque bureau a son poète, chaque maison ses politiques, et chaque société son pamphlet. Si l'on esquive un budget en vers à la chaussée d'Antin, on rencontre une idylle à l'Arsenal et un poème épique au Marais.

La semaine dernière, je dînois chez M. P***, homme de beaucoup d'esprit, mais atteint, de même que sa femme, de la funeste manie de la célébrité; nous étions vingt convives, que l'on pourroit classer ainsi: un savant, trois muses badines, deux calculateurs, une historienne, quatre poètes, huit publicistes: je ne parle point de ma femme, qui n'a encore paru dans aucune biographie et dans aucun almanach; quant à moi, j'avoue que si je me suis placé parmi les poètes, c'est sans conséquence et par pure modestie.

Le premier service se passa assez bien; à part une longue dissertation que le savant nous fit sur les huitres, ce qui ne l'empêcha pas d'en humer huit douzaines, chacun parut content du tour que prenoit la conversation. On parloit peu, on mangeoit beaucoup, tout le monde étoit d'accord; mais quand on apporta le rôti et le vin de Chambertin, les esprits commencèrent à s'échauffer. Un poète ayant eu la sottise d'avancer, en portant la santé de la maîtresse de la maison, que le premier des dieux étoit Apollon, et le plus beau culte celui des Grâces, il s'éleva un cri presque général contre lui; l'un parla pour Plutus, un autre pour Minerve; une dame se prononça en faveur de Mars. Je vis le moment où une querelle sérieuse alloit éclater entre deux de nos messieurs: l'un disoit que tous les poètes du jour devoient écrire en prose pour être lus, tandis que l'autre soutenoit que nos prosateurs, à défaut de raison, devoient au moins employer la rime. Par bonheur, une muse de vingt ans appaisa l'orage et nous rendit la gaité, en proposant de boire à Bacchus. Le dessert fut, par compensation, assaisonné d'une demi-douzaines de chansons morales,

blèmes et philosop
tragedie commença
pour, au moins on
nécessaire contoit ses
n'osait commencer;
comme acte de l'œuvr
étaient à la file; or
les un nigaud, qui
n'est-étre un mystifica
offre fut saisie av
cachemens, les chuc
d'avalier les r
mon parti, j'étois da
à dissimuler, er
esque je fus réveill
de la plus jolie bouch
de jeunes gens
ant au bal, de bo
galanterie lorsqu'ils
mesmes! Les travaux
leur attention: lit-on
des charades? ils do
ment!.... Ces ma
troublé mon sommei
à ma paix avec e
lire que je devois e
lui indiquai le sujet.
voir la lire chez me
sans dire ni oui, ni
partie des personnes
surent prevenues qu
me épopée de M. A
ouvrage qui fit peur
tois bien fait autant

VOYAGE A SMYR
CANDIE, en 18
Notice sur Père
Sultan; par J.
bassade de Fran
celier du consu

le nombre des Mécènes s'est accru
riches financiers qui n'estiment que
riches de ne pas avoir la réputation
êtres. N'étant pas assez grands sei-
dôme, les Conti et les Peulinette,
gés des diplomates et des secti-
méraires. Aussi, grâce à la manie
n poète, chaque maison ses po-
ou pamphlet. Si l'on esquivé un
L'Antin, on rencontre une idylle
e au Marais.

inois chez M. P***, homme de
t, de même que sa femme, de la
nous étions vingt convives, que
un savant, trois muses badines,
jeune, quatre poètes, huit publi-
ma femme, qui n'a encore paru
ans aucun almanach; quant à moi,
ré parmi les poètes, c'est sans con-
te.

issa assez bien; à part une longue
ous fit sur les huitres, ce qui ne
huit douzaines, chacun parut con-
conversation. On parloit peu, on
monde étoit d'accord; mais quand
de Chamberlin, les esprits com-
u poète ayant eu la sottise d'avan-
la maîtresse de la maison, que le
Hon, et le plus beau culte celui des
esque général contre lui; l'un parla
r Minerve; une dame se prononça
e moment où une querelle sérieuse
nos messieurs: l'un disoit que tous
t écrire en prose pour être lus,
que nos prosateurs, à défaut de
employer la rime. Par bonheur,
sa l'orage et nous rendit la parole,
ctus. Le dessert fut, par compen-
à-douzaines de chansons morales,

politiques et philosophiques; et dès qu'on eut achevé le café, la tragédie commença. Si l'on est forcé de se taire devant un auteur, au moins on n'est point forcé d'écouter; pendant que Bélisaire contoit ses doléances, je pensois au bal qui devoit bientôt commencer; mais que j'étois loin de compte! Au quatrième acte de l'œuvre tragique, les invités pour la soirée arrivèrent à la file; on fit du bruit, on salua, on prit place; alors un nigaud, qui croyoit qu'il s'agissoit d'un quatrain, ou peut-être un mystificateur, proposa au lecteur de recommencer. L'offre fut saisie avidement, et, malgré les tousemens, les crachemens, les chuchotemens et les bâillemens, l'auditoire fut obligé d'avalier les neuf actes. Depuis long-tems, j'avois pris mon parti, j'étois dans un léger assoupissement que je cherchois à dissimuler, en remuant tantôt un bras, tantôt une jambe, lorsque je fus réveillé par cette terrible apostrophe qui sortoit de la plus jolie bouche du monde: Que de Welches en France! que de jeunes gens qui ne s'occupent que de danse lorsqu'ils sont au bal, de bonne chère dans un grand repas, et de galanterie lorsqu'ils se trouvent au milieu d'un cercle de jolies femmes! Les travaux du génie ne peuvent captiver un moment leur attention: lit-on des vers de M. L***? ils dorment! Fait-on des charades? ils dorment! Remplit-on des bouts-rimés? ils dorment!... Ces malheureux *ils dorment!* avoient totalement troublé mon sommeil; je m'approchai de M^{me} G***, et, pour faire ma paix avec elle, je la consultai avec déférence sur le titre que je devois donner à une épopée en 36 chants dont je lui indiquai le sujet. — Une épopée! me répondit-elle; il faut venir la lire chez moi, samedi; c'est mon jour... Je m'inclinai sans dire ni oui, ni non. M^{me} G*** me quitta pour inviter une partie des personnes avec lesquelles nous nous trouvions; toutes furent prévenues qu'on liroit, entr'autres morceaux de choix, une épopée de M. A***. Je ne sais si ce fut mon nom ou mon ouvrage qui fit peur, mais chacun s'excusa poliment; j'en aurois bien fait autant.

VOYAGE A SMYRNE, DANS L'ARCHIPEL ET L'ÎLE DE CANDIE, en 1811, 1812, 1813 et 1814; suivi d'une Notice sur *Péra* et d'une Description de la marche du *Sultan*; par J. M. Tancoigne, attaché en 1807 à l'ambassade de France en Perse, et depuis interprète et chancelier du consulat de la Canée; ouvrage orné de deux

gravures, chacune quadruple du format in-18, et représentant le cortège du Sultan, d'après un dessin colorié de M. Melling (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Le frontispice du Voyage de M. Tancoigne annonce une notice sur Péra. C'est un faubourg de Constantinople que les incendies de 1810 et de 1811 ont forcé de rebâtir presque à l'entier. « La plupart des nouvelles constructions, dit M. Tancoigne, attestent encore l'insouciance des Turcs; on y a employé des planches de sapin et une terre rougeâtre mêlée de paille hachée.

« Les édifices les plus considérables de Péra sont le palais de France bâti, autant que le permettoient les localités, dans le goût français, le palais de Hollande et celui d'Angleterre. On remarque encore le palais de Galata-Seraï, espèce de collège où sont élevés les pages du Grand-Seigneur. Pour y arriver, il faut traverser le basar de Péra, où se trouvent réunis, les boucheries, la poissonnerie et les vendeurs de fruits et de légumes.

« Péra est la résidence des ambassadeurs et autres ministres des puissances étrangères, et de toutes les personnes attachées à leurs légations. Les négocians Européens ont préféré se fixer à Galata, à cause de la proximité de la mer et des douanes. Une partie de la population de ces deux quartiers se compose de ce qu'on appelle dans le levant des *Francs*, dénomination sous laquelle on comprend non-seulement les véritables Européens, étrangers aux pays, mais encore les descendants d'originaires Français, Anglais et autres, nés eux-mêmes dans le levant.

« La France, l'Angleterre et la Hollande (aujourd'hui le royaume Pays-Bas), sont les seules puissances qui ayent des ambassadeurs accrédités auprès du Grand-Seigneur; les autres ministres sont: l'internonce d'Autriche, l'envoyé d'Espagne, l'envoyé de Russie, l'envoyé de Prusse, l'envoyé de Naples, le chargé d'affaires de Suède, le chargé d'affaires de Danemarck, qui est en même tems celui du Roi de Saxe. L'ambassadeur de France a la préséance sur tous les autres, comme représentant le plus ancien allié de la Porte-Ottomane.

« Les ministres étrangers ont à leur solde un certain nom-

(1) Deux volumes in-18, l'un de 176, l'autre de 148 pages. Prix: 8 francs, à Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n°. 26.

uple du format in-18, et repré-
allan, d'après un dessin colorié

DERNIER ARTICLE.

de M. Tancoigne annonce une
bourg de Constantinople que les
ont forcé de rebâir presque à
velles constructions, dit M. Tan-
ciance des Turcs: on y a en-
et une terre rougeâtre mêlée de

idérables de Péra sont le palais
permettoient les localités, dans
Hollande et celui d'Angleterre.
e Galata-Seraï, espèce de col-
Grand-Seigneur. Pour y arri-
Péra, on se trouvent rennis,
et les vendeurs de fruits et de

ambassadeurs et autres ministres
de toutes les personnes attachées à
Européens ont préféré se fixer à
de la mer et des douanes. Une
deux quartiers se compose de ce
es Franes, dénomination sous la-
ment les véritables Européens,
ore les descendants d'originaires
és eux-mêmes dans le levant.

et la Hollande (aujourd'hui le
seules puissances qui aient des
du Grand-Seigneur; les autres
Autriche, l'envoyé d'Espagne,
e Prusse, l'envoyé de Naples,
le chargé d'affaires de Dane-
elui du Roi de Suède. L'ambas-
e sur tous les autres, comme
de la Porte-Ottomane.

à leur solde un certain nom-

e 176, l'autre de 148 pages.
veu, Libraire, passage des Pr-

bre de janissaires, dont le devoir est de veiller à la porte de
leurs palais et de les précéder lorsqu'ils se montrent en public.

» Il n'y a pas de pays où l'étiquette soit plus rigoureusement
observée qu'à Péra. A son entrée dans un palais, l'ambassa-
deur est salué de trois coups de cloche, l'envoyé ou ministre
plénipotentiaire, de deux. Les simples chargés d'affaires sont
privés de ce singulier hommage.

Voici l'état ordinaire de l'ambassade de France. « L'ambassa-
deur, un conseiller d'ambassade, dont le titre seul indique les
fonctions, trois secrétaires d'ambassade, quelquefois un secré-
taire intime, et un chancelier. Ce dernier délivre aux capi-
taines de navires marchands des passe-ports, des patentes de
santé et toutes les expéditions nécessaires. Il remplit, pour les
Français établis dans le pays, les fonctions d'officier de l'état
civil, de notaire et de juge de paix.

La France a six drogman ou interprètes à Constantinople.
Les fonctions du premier sont de la plus haute importance.
C'est l'intermédiaire de l'ambassadeur et des ministres de la
Porte-Ottomane. Le second est ordinairement chargé des af-
faires relatives aux douanes. Le troisième se rend journalle-
ment dans les tribunaux, pour servir d'avocat aux Français
dans leurs différends avec les gens du pays. Le quatrième est
pour les affaires de la marine. Le cinquième fait les honneurs
du palais de France. Le sixième est destiné à aider et à sup-
pléer les autres dans ces différens services.

» Il existe auprès de l'ambassade de France, une école
d'élèves-interprètes, qui ont reçu leur éducation première en
France aux frais du Gouvernement. Après deux ou trois an-
nées d'études dans les langues orientales, on leur fait successi-
vement parcourir les divers consulats de la Turquie, et quel-
ques-uns deviennent ensuite drogman de l'ambassade. »

L'ordonnance de 1781 ne permettoit aux négocians français
de résider que dix années dans le levant. A l'expiration de ce
terme, ils devoient retourner en France, et céder la place à
d'autres. « Il seroit à désirer, dit M. Tancoigne, que cet ar-
ticle totalement tombé en désuétude fût remis en vigueur. Il
feroit tourner au profit de la France les fortunes que plusieurs
de ces négocians acquièrent en Turquie. Il les empêcheroit de
se fixer définitivement dans ces contrées lointaines, d'y faire
colonie, de s'y marier, d'y bâtir et d'y acheter des biens. »

Beaucoup de Français se plaignent des petites villes de pro-
vince. « Qu'ils aillent à Péra, dit M. Tancoigne, et à leur re-

tour dans leur patrie , la plus chétive bourgade leur paroîtra le plus aimable séjour du monde.

L'ambassadeur de France et l'internonce d'Autriche sont les seuls ministres qui aient conservé l'usage de tenir certains jours de la semaine, des assemblées ou cercles. Le premier reçoit le dimanche, et le second, le jeudi. On se rend à ces assemblées vers sept heures du soir. Les dames, étendues sur des sofas, ou rangées en cercle autour de la maîtresse de la maison, sont séparées des hommes qui restent debout, et causent entr'eux. On apporte alors le thé, et l'on se met immédiatement au jeu. L'insipide boston, le triste reversi et la ruineuse bouillotte sont ici, comme presque partout, le passe-tems ordinaire des gens qui autrement ne pourroient supporter l'idée de se trouver ensemble. Les moins ennuyeuses de ces réunions sont celles du palais de France : les mêmes personnes s'y trouvent ; mais l'on y est plus à son aise que dans les autres palais.

« Ce qui est original et piquant dans un cercle de Péra, c'est le mélange et la variété des costumes et des toilettes. Presque toutes les dames sont habillées à la grecque et surchargées de clinquant. Les personnes attachées aux légations sont revêtues de leur uniforme. On y voit figurer les drogmans dans leur costume oriental.

« Quelle bonne aubaine pour maint habitant de Péra ou de Galata, qu'un souper chez l'ambassadeur de France ! Avec quelle adresse il escamote les meilleurs morceaux qui, reçus dans une feuille de papier placée sur ses genoux, sont lestement renfermés dans sa poche ! Combien nos parasites sont encore loin de la perfection de l'art ! C'est à Péra qu'ils devraient venir achever leur éducation.

« Le Pérote, qui n'a rien à faire, se lève et se couche de bonne heure, et toute sa journée se passe dans l'ennui et l'inutilité. La pipe et les commérages remplissent tout son temps. Le matin il va s'établir dans un café turc jusqu'à l'heure de son dîner. Plus tard, il se traîne au *grand Champ des Morts*, où il reste jusqu'au coucher du soleil. Ici, la beauté du site et l'habitude ôtent à l'aspect des cimetières, ce que partout ailleurs il offre d'attristant et de lugubre.

« A une petite lieue de distance de Péra se trouvent le village et la prairie de Kiaghad-Kané, où le beau monde a coutume de se rendre. On y vient faire des parties de plaisir, chasser et dîner sur l'herbe, au bord des eaux douces, ombragées de beaux arbres.

M
Tel est le titre d
libraire, au Pa
C'est l'hommage d
aujourd'hui sa femme
M. De Labouisse :
à sa femme ; ma
D'abord, la fen
que comme un
de liberté ; ensui
qui ne se recon
les élégies du c
Labouisse est nourri
les classiques gr
est un homm
classiques moderne
sans doute ; mai
nirante, il n'invoqu
Le fut une lettre de
il se ruinoit.

La métamo
J'étois autr
Et de la me
J'ignore à p
Des nouvea
.
.
.
A me pours
Je brave tou
Eh ! qu'ai-je
Eh ! que peu
O mon amie
Vos lettres s
Et votre ima
Pour achever la desc
avait dit :
Du reste on v
Dans les vall
Dans les buis
Qui nous tien

M A R E T R A I T E .

Tel est le titre d'une épître légère qui se vend chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

C'est l'hommage d'un jeune poëte à une beauté qui doit être aujourd'hui sa femme et qui ne lui a pas inspiré moins de 400 vers.

M. De Labouisse a donné l'exemple d'un mari qui s'adresse ainsi à sa femme ; mais il y a ici quelques différences à remarquer. D'abord, la femme de notre poëte nouveau n'est encore traitée que comme une maîtresse, ce qui laisse toujours un peu plus de liberté ; ensuite, il y a dans le récit un certain tour de gaieté qui ne se rencontre pas et ne se devoit pas rencontrer dans les élégies du chantre de la seconde Eléonore. M. De Labouisse est nourri de toute la mythologie ancienne et de tous les classiques grecs et latins ; tandis que l'auteur de la *Retraite* est un homme du monde qui ne connoît guères que les classiques modernes. Il est voluptueux et léger ; il est tendre aussi, sans doute ; mais sa tendresse n'est pas languissante et soupirante, il n'invoque point les Divinités infernales.

Ce fut une lettre de son père qui l'obligea à quitter Paris, où il se ruinoit.

La métamorphose (*dlt-il*) est complète :

J'étois autrefois l'interprète
Et de la mode et du bon ton ;
J'ignore à présent jusqu'au nom
Des nouveaux objets de toilette.

.....
.....
..... O sort !

A me poursuivre mets ta gloire ;
Je brave ton jaloux transport.
Eh ! qu'ai-je à redouter encor ?
Eh ! que peut m'ôter ta victoire ?
O mon amie, ô mon bonheur !
Vos lettres sont dans ma mémoire,
Et votre image est dans mon cœur !

Pour achever la description de son manoir champêtre, l'auteur avoit dit :

Du reste on voit par-ci, par-là,
Dans les vallons quelques fillettes,
Dans les buissons quelques fauvettes,
Qui nous tiennent lieu d'Opéra.

Craignant que cette société ne donne de l'ombrage à sa maîtresse , il s'écrie :

O Nymphé , mille fois chérie' ,
N'ayez aucune jalousie ,
Je me conduis en Céladon ,
Et pour éloigner tout soupçon ,
Avec ardeur je négocie
Un mariage de raison.
C'est vous qu'en paroles expresses
Je présente à mon vieux Caton ,
Comme la perle des maîtresses.
Il mord assez à l'hameçon ,
Il ne tient pas trop aux richesses ;
Vous êtes de bonne maison ,
Et vos beautés enchanteresses
Rehaussent fort l'éclat d'un nom :
Les jolis yeux font les altesses !

Tout cela est écrit , non pas d'une manière très-châtiée ;
mais il y a de la verve , du trait et une grande facilité.

* *

~~~~~  
Page 186 du dernier numéro , au commencement de la  
ligne 12 , il falloit : Les chapeaux de paille-coton.

~~~~~  
M O D E S.

Sur beaucoup de chapeaux , notamment sur ceux de paille
d'Italie , le paquet de fleurs se pose par devant , tout près du
bord de la passé. (Voyez la gravure 1728.) Les gazes écos-
saises sont toujours à la mode ; on les employe surtout à faire
des garnitures. Quelques robes de perkale et de taffetas sont
faites à pélerine. Cinq ou six petits volans , ou le même nom-
bre de rangées de crevés , voilà les garnitures ordinaires. Beau-
coup de femmes portent en cravate des foulards à dessins chi-
nois ; et l'on destine à faire des robes , des étoffes nouvelles
peintes avec les couleurs qui se font remarquer sur les foulards.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1728.

Pantalon à une

(194)

ne donne de l'ombrage à sa mai-

le fois chérie,

alousie,

m Céladon,

tout soupçon,

égocie

aison.

paroles expresses

n vieux Gatou,

des maîtresses.

hameçon,

p aux richesses;

e maison,

chanteresses

état d'un nom:

les altesses!

pas d'une manière très-châtée;  
trait et une grande facilité.

~~~~~

uméro, au commencement de la
peaux de paille-coton.

~~~~~

D E S.

notamment sur ceux de paille  
se pose par devant, tout près de  
gravure 1728.) Les gazes éco-  
; on les employe surtout à faire  
es de percale et de taffetas sont  
petits volans, ou le même nom-  
à les garnitures ordinaires. Beau-  
vate des foulards à dessins chi-  
s robes, des étoffes nouvelles  
font remarquer sur les foulards.

~~~~~

e la Gravure 1728.

Costume Parisien.

1848.

(1729.)



Pantalon à une seule couture. Habit façon américaine.



Rabit olive. Gite

(1731.)



Habit olive. Gilet de dessous en moiré à schall et Remplis.

JOURN

D

Ce Journal paroît,
le 15, avec deux G
six, et 36fr. pour t

En 1802, a été c
rables et de Voitu
mes, 18 N^{os}. par a

Le mois d'avril a
elles ont été sifflé
n'a obtenu u
Bedlam et le Cha
Les Variétés vie
ont les avantages s

Si quel

On de:

On me

Et la v

M

M^{re}. de Sévign
Je vous trouve
depuis deux moi